Document généré le 1 juin 2025 17:16

Ciné-Bulles

Rencontres internationales du documentaire de Montréal
Fragments du réel

Emmanuel Poisson

Volume 25, numéro 1, hiver 2007

URI : https://id.erudit.org/iderudit/33567ac

Aller au sommaire du numéro

Éditeur(s)

Association des cinémas parallèles du Québec

ISSN

0820-8921 (imprimé)
1923-3221 (numérique)

Découvrir la revue

Citer cet article

Poisson, E. (2007). Rencontres internationales du documentaire de Montréal : fragments du réel. *Ciné-Bulles*, *25*(1), 52–53.

Tous droits réservés © Association des cinémas parallèles du Québec, 2007

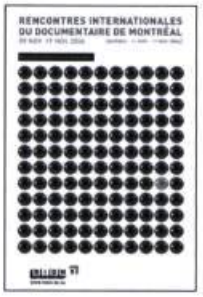
Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

https://www.erudit.org/fr/



Fragments du réel

EMMANUEL POISSON

Les Rencontres internationales du documentaire de Montréal (RIDM), dont la neuvième édition se tenait du 9 au 19 novembre dernier, font partie de ces festivals qui travaillent patiemment à développer leur public et qui parviennent, à force de régularité et d'initiatives, à s'imposer comme des rendez-vous incontournables. Cette édition était marquée du sceau de l'innovation avec l'introduction d'une véritable compétition officielle et de quatre nouvelles catégories : Caméra-stylo, Caméra au poing, Première caméra et Écocaméra, avec chacune un prix et un jury professionnel. Poursuivant leur mandat de diffusion du documentaire, les Rencontres ont ajouté à l'édition montréalaise une programmation de trois jours au Musée de la civilisation à Québec. Dans leur volonté de rapprocher créateurs et spectateurs, les organisateurs ont proposé un grand nombre de rencontres : outre les présentations de films faites par les auteurs, les diverses tables rondes et débats, les classes de maître auront permis au public d'échanger avec les cinéastes Péter Forgács, Serge Giguère, Sylvain L'Espérance et Catherine Martin et d'en apprendre plus sur leurs démarches artistiques.

La programmation, signée André Pâquet offrait un choix particulièrement riche de documentaires d'auteur. Elle honorait la tradition et les maîtres avec trois volets particuliers : une courte rétrospective dédiée aux artisans du cinéma documentaire québécois disparus, une section hommage présentant certains courts métrages documentaires de cinéastes de fiction réputés et enfin un regard rétrospectif sur certains auteurs importants du Québec et d'ailleurs. En plus des quatre sections de la sélection officielle, la programmation de documentaires contemporains proposait un survol des cinématographies de l'Argentine, de l'Italie et du Kurdistan par le biais d'hommages particuliers, que plusieurs événements spéciaux complétaient pour offrir un vaste choix pour le public.

La section Écocaméra, qui traduit bien le souci des organisateurs de donner aux enjeux écologiques la place qui leur revient dans les débats actuels, offrait un panorama imposant et inquiétant des périls qui nous guettent : risques nucléaires et industriels, déforestation, surexploitation des ressources. Heureusement, certains films contrebalançaient cette perspective pessimiste en faisant la démonstration qu'on peut renverser la vapeur pour peu qu'on y mette de la bonne volonté, comme ces agriculteurs au Brésil (**Paroles d'un autre Brésil**) ou en Bretagne (**Terre vivante**) qui optent pour une pratique... ancestrale permettant d'obtenir de meilleurs rendements tout en préservant l'environnement. **Les Réfugiés de la planète bleue** de Hélène Choquette et Jean-Philippe Duval, qui s'annonçait comme un prolongement prometteur de **An Unconvenient Truth** de Davis Guggenheim, s'est révélé décevant malgré un sujet passionnant et une ambition sincère des auteurs. Tout le contraire de **Our Daily Bread** de Nikolaus Geyrhalter dont les choix esthétiques et argumentatifs étaient totalement maîtrisés et tranchants comme une lame d'équarrisseur. Film sans parole, ni musique, il est constitué de plans fixes tournés dans les plus grands complexes agroalimentaires de l'Europe. Plutôt que de chercher le sensationnalisme des instants révélateurs ou des exemples édifiants, le réalisateur procède par une accumulation minutieuse de scènes dévoilant le processus industriel et mécanisé de l'exploitation quotidienne des ressources naturelles. Moisson, élevage, abattage, toutes les étapes du processus sont soigneusement montrées avec un sens du cadrage et de la composition qui fait voir comment le « progrès » industriel et technique accentue la déshumanisation de l'agriculture.

Le Grand Silence de Philip Groning était une autre œuvre faisant la part belle au temps. Il a fallu 13 ans au cinéaste avant d'obtenir l'autorisation des responsables de la Grande chartreuse, un monastère isolé près de Grenoble dans les Alpes françaises, pour y tourner la vie quotidienne de moines qui ont fait vœu de silence. Singulier et difficile, délibérément très lent et très long, le film est une expérience qui plonge le spectateur dans un univers où le rythme du temps appartient à une autre époque. Celle d'une vie monacale faite de rituels immuables qui ponctuent les journées et où les prières occupent la plus grande place. Seuls les moments à l'extérieur de l'enceinte du monastère rompent avec cette implacable routine et permettent une respiration au film ainsi qu'aux moines qui peuvent alors parler librement et profiter des beautés de la nature.

Le Grand Silence – Photo : Philip Groning

Reine Décarie dans **À force de rêves** – Photo : Serge Giguère

Dans la même section Caméra-stylo, plusieurs autres œuvres s'intéressaient à des personnages d'un autre temps. Dans **La Vie est une goutte suspendue**, Christian de Rabaudy — ancien professeur de philosophie — diabétique et irascible, est filmé dans les moindres retranchements de son intimité, même dans sa banalité et son impudeur, par son ami cinéaste Hormuz Key alors que la mort approche à grands pas. Sur le même mode d'accompagnement, mais dans un tout autre registre, nous découvrons dans le très beau film **Paul dans sa vie** de Rémi Mauger, le quotidien de Paul, un des rares paysans normands à vivre encore à l'ancienne, loin de la modernité. À son rythme, forcément lent, nous le voyons baratter le beurre, aller à la pêche aux bigorneaux en plus de nous confier sa manière de voir les choses. Une belle leçon de vie.

Les jeunes auteurs étaient représentés par la section Première caméra avec des œuvres courageuses comme **Tu ne diras point** d'Aude Léa Rapin. Son sujet et son parti pris audacieux, celui de donner la parole à des pédophiles, bousculent le spectateur dans ses certitudes et l'obligent à envisager cette problématique sous l'angle de la nécessaire prévention et de l'approche thérapeutique. Autre œuvre intéressante, **Les Négatifs McLaren** dresse en 10 minutes une biographie du célèbre cinéaste de l'Office national du film par le moyen du cinéma d'animation. Combinant photos, dessins et animations de McLaren, Marie-Josée Saint-Pierre prouve que la maestria technique peut être mise au profit d'un sujet lorsque la démarche est en parfaite adéquation avec la thématique. Une réussite!

Soucieux de représenter toutes les approches documentaires, les RIDM laissaient une place de choix au documentaire de type reportage avec la section Caméra au poing. Les 20 œuvres qui étaient présentées mériteraient toutes une mention pour leur courage de lever le voile sur les sujets délicats abordés, depuis les pêcheurs israéliens et palestiniens qui cohabitent à Gaza, jusqu'aux femmes de la prison de Surrey, les fantômes des prisonniers chiliens ou la maison de monsieur Jiang sur le point d'être expropriée à Shanghai. Un détour nécessaire.

Parmi les projections spéciales, deux ont retenu notre attention. D'abord soulignons la soirée organisée par la Fondation Alter-cinéma qui soutient les jeunes documentaristes dans les pays émergents. Celle-ci était centrée sur les Ikpeng, une tribu de l'Amazonie dont les premiers contacts avec l'homme blanc remontent à 1965. **Mon premier contact** de Kumaré Ikpeng est principalement composé de témoignages des anciens du village qui évoquent ce point tournant de leur histoire, celui où ils ont perdu leur territoire ancestral. Le second film est une lettre vidéo faite par les enfants de cette tribu qui présentent leur village et la vie qu'ils y mènent en nous invitant à suivre la même démarche afin qu'ils découvrent notre village... global.

Autre soirée mémorable, la présentation du film **À force de rêves** de Serge Giguère lors de la soirée d'ouverture. Dans ce film, l'auteur a suivi six retraités que leur âge vénérable devrait contraindre à attendre patiemment le trépas dans la quiétude de leur demeure. Pourtant, les fringants et sympathiques vieillards s'en donnent à cœur joie et poursuivent leurs passions comme si le temps n'avait aucune prise sur eux. Le regard tendre que Giguère porte sur ces personnalités attachantes émeut et emporte le spectateur dans un élan de sympathie pour Ray Monde, l'artiste, Marc-André, le protecteur des animaux, ou Reine, la professeure de chant nonagénaire. Moment de grâce particulier lorsque l'auteur, après la projection, réserva une surprise de taille au public en invitant les trois plus sympathiques personnes de son sextet de retraités à se lever. Ils eurent droit à une chaleureuse ovation de la salle et permirent, l'espace d'un instant, de sortir l'humanité de l'écran pour la replacer dans la réalité.

L'édition 2006, très réussie grâce à une excellente programmation, s'est également traduite par une augmentation de la fréquentation de près de 30 %. Ces signes positifs devraient permettre aux RIDM de poursuivre leur mission visant à en faire un événement majeur dans la promotion et la diffusion du documentaire d'auteur. ■